

*Embrasser le ciel immense, le cerveau des génies*, Daniel Tammet, Éditions Les Arènes, 2009.

« J'aimerais insister sur le fait que les mots et les grammaires ne sont pas coupés des rythmes de la vie, ils sont plutôt reliés inextricablement à toutes nos expériences quotidiennes. Les langues m'ont aidé à apprendre, jour après jour, ce que signifie être humain – les points de vue spécifiques, les idées subtiles et les sensibilités émotionnelles qui caractérisent chaque pays » (p. 109).

Accent tonique régulier : « en finnois, l'accent tombe toujours sur la première syllabe de chaque mot, tandis qu'en polonais l'accent est toujours placé sur l'avant-dernière syllabe » (p. 132).

« Je connais la valeur des langues, leur utilité à la fois pratique et instructive, et la quantité immense et variée des savoirs qu'elles renferment. C'est pour cela que j'ai été profondément choqué et triste suite à la lecture de récents articles scientifiques. Près d'une moitié des six mille langues parlées dans le monde sont en train de mourir ; cinq cents d'entre elles n'étant parlées que par dix personnes au grand maximum. Selon certaines estimations, près de 90% des langues parlées sur le globe vont disparaître au cours du siècle » (p. 146).

Les conseils d'Orwell :

- 1- Ne jamais utiliser une métaphore, une comparaison ou une figure de style cliché.
- 2- Ne jamais utiliser un mot long quand on peut en utiliser un plus court.
- 3- Si l'on peut supprimer un mot dans une phrase, c'est qu'il n'est pas essentiel.
- 4- Ne jamais utiliser la voix passive quand on peut utiliser la voix active.
- 5- Ne jamais utiliser une expression étrangère, un mot scientifique ou du jargon si on peut trouver un équivalent dans le langage courant.
- 6- Transgresser n'importe laquelle de ces règles plutôt que d'utiliser un langage trop rudimentaire.

**Des greniers vivants** (pp. 241-245)

Pendant des millénaires, les humains ont passé une grande partie de leur vie à acquérir et à transmettre leur savoir. Avant l'invention de l'écriture, au sein de nombreuses cultures, les épopées, les poèmes, les mythes et les proverbes véhiculèrent la connaissance d'une génération à la suivante. L'essentiel était la survie de l'information, au-delà du verbiage ou des abus de langage ; car, si un morceau de savoir venait à sombrer dans l'oubli, il serait perdu pour toujours.

Cette « littérature orale » était mémorisée et récitée par un conteur ou un chanteur qui apprenait son métier de ses pairs. Lors de récitations publiques, assez courantes à l'époque, le conteur racontait des histoires, chantait des chansons et relatait des scènes dramatiques. Ces souvenirs « vivants » aidaient à l'éducation des individus, apportant un sens fort et riche à leur identité, leur communauté, et renforçant le sentiment de continuité. Les histoires et les chansons étaient très structurées, rythmées et répétitives – ce qui rendait la mémorisation plus facile. Elles se focalisaient sur des personnages et des événements qui captivaient l'attention du public. L'orateur improvisait souvent, sans déformer les grandes lignes de son propos, ce qui lui permettait de varier les histoires selon le goût et l'intérêt des personnes qui l'écoutaient : ainsi, il perfectionnait continuellement ses récits en fonction des réactions du public et de nouvelles informations.

Les aborigènes australiens sont un exemple significatif de la subtilité et de la complexité des traditions orales. Au cœur de leurs rites brûlait le feu respecté de la mémoire commune, car ils pensaient que le passé existe dans un présent éternel. Les chants aborigènes (qu'on appelle les « *song lines* », mot à mot,

les chants de pistes) évoquent les relations du peuple à la terre, mais sont aussi de véritables cartes géographiques chantées qui aident à perpétuer les connaissances des points d'eau et de nourriture dans la nature. Les différents clans se rencontrent pour chanter face à face ces « pistes », échangeant ainsi leurs informations détaillées sur les territoires des régions environnantes.

Elias Lönnrot, un médecin du XIX<sup>ème</sup> siècle, féru de folklore, se battit probablement plus que n'importe qui pour sauver la richesse des « littératures orales ». Il effectua des dizaines d'expéditions à travers l'Estonie, la Laponie et la Carélie pour y chercher des « runo » - des poèmes anciens chantés, typiques de ces endroits. Puis il rassembla des milliers de vers pour former un seul recueil de poésies, qu'il fit publier le 28 février 1835. Cette date est aujourd'hui fêtée en Finlande comme « Le Jour du Kalevala », l'anniversaire de la culture finlandaise. Les mythes que Lönnrot sauva de l'oubli évoquaient un passé où les dieux et les esprits invisibles régissaient la vie des hommes. Ces histoires parlaient de la création, révélaient des légendes sur la lumière et l'obscurité, sur la fertilité et la mort, et se composaient de descriptions détaillées concernant les animaux, les plantes et les saisons de cette région. L'œuvre de Lönnrot poussa les peuples finlandais à établir leur propre nation et à élever le finnois au rang de langue nationale (...).

L'importance de ces littératures orales déclina après l'invention de l'écriture dans les régions sumériennes, environ 3200 avant Jésus Christ. Apparurent ensuite les scribes, les bureaucrates et les prémices de la civilisation moderne. Cette avancée permit de transporter des nouvelles et des idées dans des régions lointaines ; on créa des archives, des liturgies et des tas d'autres documents. Et même si beaucoup de sociétés considéraient l'invention de l'écriture comme un cadeau divin, elles furent aussi conscientes du prix à payer. Auparavant, les conteurs tissaient dans leur esprit et dans celui du public des tapisseries mentales complexes pleines d'images et d'idées. Leur voix jouait avec les accents, le ton, le timbre et l'émotion (autant qu'avec les mots) pour raconter leurs histoires. L'écriture éclipsa la mémoire, et beaucoup regrettèrent qu'elle devienne ainsi un art oublié. Même Platon – dont on ne peut mettre en cause le rôle intellectuel – était ambivalent vis-à-vis de l'écriture qu'il nommait « *pharmakon* », mot qui signifie à la fois « médicament » et « poison ».

En dépit des nouveaux horizons qui s'ouvraient grâce à l'écriture, l'alphabétisation mit beaucoup de temps à se propager. Les seules personnes à savoir lire et écrire étaient souvent des moines ou des nobles, soucieux de garder ce savoir pour eux-mêmes. Les grandes œuvres littéraires s'écrivaient et se diffusaient en vase clos, hors de portée de la population.

Tout changea vers 1440. Johan Gutenberg, inspiré par les pressoirs vinicoles de la vallée du Rhin, inventa l'imprimerie. Son procédé d'impression provoqua une révolution au niveau de l'alphabétisation de la population. Les livres devinrent de plus en plus nombreux et plus abordables. Dès 1500, il existait plus d'un millier d'imprimeries à travers l'Europe. L'écrit devenait accessible, suscitant des débats sociaux et intellectuels, comme jamais auparavant. Il permit aux sciences, à l'art et à la religion de se développer. Le livre devint petit à petit une partie intégrante de la vie des gens.

L'explosion du nombre de livres fit croître le rôle des bibliothèques. Elles se transformèrent en banques de « savoir écrit ». Les nantis de l'époque furent priés d'ouvrir leur collection privée au plus grand nombre. Le bibliothécaire Gabriel Naudé soutint que collectionner des livres ne servait à rien si l'on ne faisait pas profiter ceux qui pouvaient en faire usage. C'est lui qui suggéra aux collectionneurs de prêter les livres à des « personnes de mérite et de savoir » pour une période de temps limité, en consignait tout le processus sur des registres.

Le nombre d'informations facilement disponibles se multiplia, entraînant avec lui une farouche envie de classification encyclopédique. En 1704, John Harris mit au point ce que l'on considère la figure de proue de l'encyclopédie moderne anglaise : le «*Lexicon Technicum*». Composée d'un texte clair, de bibliographies et de références croisées, cette encyclopédie devint la référence de toutes les encyclopédies qui suivirent. En 1751, l'encyclopédie de Diderot vit le jour ; un livre si riche que Voltaire écrira : «Cet ouvrage immense et immortel semble accuser la brièveté de la vie des hommes.»

Sans doute la plus célèbre, *l'Encyclopaedia Britannica* est l'encyclopédie anglophone la plus ancienne encore disponible en librairie ! Rejetant le travail en vase clos, elle eut la bonne idée de chercher activement des contributions extérieures parmi un large éventail de figures contemporaines importantes comme sir Walter Scott, Sigmund Freud, Albert Einstein, Marie Curie, Léon Trotski, Harry Houdini, G. K. Chesterton et H. L. Mencken.